

« Il ne peut pas y avoir deux méthodes d'enseignement bonnes. Une seule est bonne, celle qui se fonde entièrement sur les lois éternelles de la nature. »



3 C'est typiquement du Pestalozzi !

Qu'est qui caractérise véritablement la doctrine de l'enseignement de Pestalozzi? C'est sans doute cette exigence constante pour laquelle : tout travail éducatif doit être ancré dans la nature humaine.

L'opinion de Pestalozzi selon laquelle l'être humain possède une nature – qui de plus est « éternelle et immuable » – est philosophiquement contestable. On peut lui objecter que l'homme est sujet à des changements sociaux et qu'en fin de compte, il n'est que ce qu'il fait de sa personne sous certaines circonstances. Une simple comparaison avec les animaux le prouve. Par exemple, c'est évident que la vie actuelle d'un essaim d'abeilles est identique à celle que ces insectes menaient il y a deux mille ans. Il suffit donc d'étudier une seule ruche pour savoir comment est la vie de *l'abeille* et quelle est sa nature. Il en va autrement pour les humains : D'une part, la vie diffère d'un individu à l'autre, en plus, les hommes vivent et ont vécu dans des structures sociales diverses et ces dernières seront sûrement encore sujettes à des changements. Tout ceci semble étayer la thèse selon laquelle il n'y aurait rien d'immuable chez l'homme, que tout serait modifiable en fonction des conditions sociales existantes, et que par conséquent tout serait également possible en éducation.

Mais Pestalozzi était fermement opposé à une telle vision. D'après lui, malgré le perpétuel changement dans les conditions sociales, il y a quelque chose d'immuable, d'éternel chez l'homme : Une *constante* à travers *tous* les changements sociaux. Ainsi, chacun possède – quelque soit l'endroit, l'époque ou la manière de vivre – des besoins physiques et psychiques. Chacun est pourvu de forces et de capacités physiques, psychiques et mentales. Chacun

doit lutter contre son propre égoïsme et souffre des restrictions que lui impose la société. Chacun mène une existence vraiment satisfaisante seulement s'il cherche et s'il accomplit les devoirs de la vie en dépassant son propre égoïsme (Pestalozzi appelle cela la « morale » ou la « moralité »). Chacun est doté d'une « nature supérieure ou noble » qui rend possible cette vie dans la vérité et l'amour et qui donne un réel sens à notre existence. Pestalozzi rassemble tout ce qui est immuable et éternel sous la notion de « nature humaine ».

Pour Pestalozzi, la nature humaine est ainsi faite, que pour qu'une personne puisse atteindre son but véritable – c'est-à-dire l'humanité – elle a besoin de l'aide de ses semblables. Si on laissait l'homme se développer seul, sans interagir avec autrui, il deviendrait un sauvage et un malheureux. Par les termes *art éducatif*, ou simplement *art*, Pestalozzi désigne habituellement cet ensemble de mesures dont les pouvoirs éducatifs se servent pour influencer – ou agir sur – l'enfant [Sämtliche Werke. (Œuvres complètes) 13, 244]. En général, le mot « art » possède une tout autre signification, c'est la raison pour laquelle Pestalozzi est souvent mal compris.

Dans le développement de tout être humain, il y a ainsi deux « forces » qui s'opposent. D'un côté, il y a la *nature humaine* immuable dans son expression purement individuelle, et d'un autre côté, l'art qui est variable en fonction de la situation sociale.

Il faut alors se demander laquelle des deux forces primera sur l'autre. Pour Pestalozzi, il n'y a aucun doute possible : c'est la nature qui aura la priorité. Comme la nature est immuable et que l'art ne l'est pas, il est logique que l'art *obéisse* à la nature. Pestalozzi exige que l'art se *soumette* à la nature et par conséquent, que l'éducation et la formation soient *en accord* avec la nature afin que l'homme puisse atteindre son but, qui est de *s'humaniser*.

Cette exigence repose, entre autres, sur la conviction que l'*idéal* visé par l'éducation, c'est-à-dire, l'entière *humanisation* de la personne, se trouverait, comme une graine encore sans éclore, à l'intérieur de *la nature humaine même*. De cette façon-là, Pestalozzi se distancie de ces théoriciens qui, métaphoriquement, voient l'homme à sa naissance comme une page blanche et pensent ainsi qu'on peut y *inscrire* ou y *déposer* ce qu'on veut. Selon Pestalozzi, l'éducation ne doit rien *déposer* dans l'homme, au contraire, elle doit faire *surgir*, ou doit *déployer* l'*humanité* qui est en lui.

La revendication selon laquelle l'éducation doit être en *accord avec la nature humaine* c'est le fondement absolu de la théorie éducative de Pestalozzi. Les exigences postérieures ne font que clarifier et concrétiser cette première

revendication fondamentale. Toute demande qui aille à l'encontre de la nature de l'enfant *déforme* celui-ci et l'éloigne du but suprême de l'éducation et de la formation qui est son *humanisation*.

Ainsi, pour tout maître qui enseigne et qui éduque dans l'esprit de Pestalozzi, le premier commandement est qu'à chaque instant et dans tout ce qu'il entreprenne, il se demande : « *Tout ce que j'essaie de faire, tout ce que j'exige ou j'interdis aux enfants, est-ce bien en accord avec la nature humaine, avec la nature de l'enfant, est-ce vraiment naturel ?* »

Cela signifie, que c'est au propre enseignant d'améliorer ses connaissances sur la vraie nature humaine. Pestalozzi se considérait comme un « expert de la nature humaine » et comme tel, il était persuadé que la tâche de s'humaniser n'est pas une simple imposition externe, mais que la nature a pourvu l'homme avec les aptitudes et capacités nécessaires pour le faire. À la naissance, ces aptitudes et capacités sont encore dans leur chrysalide, le devoir de l'école et du foyer familial est de permettre à l'enfant de les faire éclore et de les développer.

En exigeant le *développement des aptitudes et des capacités*, les facteurs héréditaires, qui déterminent les différences parmi les aptitudes, n'ont qu'une place secondaire pour Pestalozzi. Par *aptitudes* et *capacités* il entend surtout ces aptitudes humaines qui permettent à chaque individu de reconnaître la vérité, de juger raisonnablement, d'éprouver de l'amour avec son cœur, d'avoir une croyance religieuse et de réaliser avec enthousiasme tout ce qu'il entreprend, c'est précisément cela : *l'humanisation*. Ces forces sont dans chacun de nous, mais se présentent différemment d'une personne à l'autre, et de ce fait, au cours de sa vie chacun doit atteindre le but – son *humanisation* – à sa manière. On peut parler d'une éducation et d'une formation réussie lorsqu'elles prennent en considération les qualités uniques et individuelles qu'il y a dans chaque élève. (Afin d'éviter les exigences irréalistes de certains parents envers les enseignants, je dois signaler que « prendre en considération l'individualité de chaque élève » ne signifie pas qu'il faille satisfaire tous ses désirs ou lui concéder des droits spéciaux. Cela veut dire, que chaque enseignant doit savoir percevoir ce que chaque élève est capable d'accomplir, identifier ses dons particuliers et réagir avec spontanéité face à ses réussites et à son comportement.)

En ce qui concerne le développement possible des aptitudes et capacités, Pestalozzi est optimiste. Il est convaincu que les aptitudes et capacités de chaque individu éprouvent une certaine *urgence* pour *éclore et se développer*.

Voici ce qu'il écrit dans sa dernière œuvre transcendante datant de 1825 „Schwanengesang“ (« Le Chant du Cygne ») « *La nature même de chaque aptitude inhérente à l'homme, l'incite à s'en servir. L'œil veut voir, l'ouïe veut entendre, le pied veut marcher et la main veut saisir. Tout comme le cœur veut croire et aimer et l'esprit veut penser. Dans chaque faculté de la nature humaine il y a une urgence pour sortir de l'état léthargique et inhabile dans lequel elle se trouve pour s'élever vers une force développée.* » [Sämtliche Werke. (Œuvres complètes) 28, 61].

Pour l'enseignant et l'éducateur il s'agit d'encourager ces aptitudes dans leur urgent besoin de développement, en leur « tendant la main ». Les résultats de nos écoles seraient incomparablement meilleurs si, pour commencer, les enseignants pouvaient réaliser (et si les autorités compétentes les y autorisaient) ces activités que les élèves *veulent* faire ou du moins, qu'ils font de bon gré lorsqu'on les leur propose. C'est évident que pour y parvenir il nous faudrait abandonner l'idée comme quoi : tous les enfants doivent apprendre la même chose et doivent atteindre en même temps les mêmes buts d'apprentissage. Nous verrions alors que malgré tout, on répondrait assurément à toutes les exigences fondamentales, parce que les élèves – dans une atmosphère où ils se sentent pris en considération – se motiveraient et se soutiendraient mutuellement et accepteraient les conseils de leur enseignant. Je suis conscient que cela exige une compétence didactique élevée de la part de l'enseignant et que l'organisation des classes, en fonction de l'âge des élèves, n'est pas la forme idéale pour atteindre cet objectif. En outre, je sais très bien qu'il y a des enfants qui, par un manque flagrant d'éducation familiale, sont tellement gâtés ou laissés à l'abandon qu'il leur est trop difficile d'apprécier la liberté postulée ici. Avec leur comportement ils renforcent tous les arguments de ceux qui préconisent un encadrement scolaire sévère et strict.

En qualité « d'expert de la nature humaine », Pestalozzi a énoncé souvent que la nature humaine n'est pas simplement un ensemble harmonieux mais qu'elle est caractérisée, dès le début, par des tensions et des contradictions. À la nature « animale et sensuelle », celle qui recherche le plaisir et essaie d'esquiver la douleur, s'oppose la nature « noble, éternelle, divine et intime » qui permet à l'individu de réaliser une vie satisfaisante dans la vérité et l'amour. Certes, d'après Pestalozzi, la « nature humaine » est le fondement de l'existence humaine, mais la véritable satisfaction peut être ressentie lorsque la « nature la plus noble » intervient à bon escient et limite l'égoïsme inhérent à la nature animale. Pestalozzi appelle cela « la moralité ».

Naturellement, le praticien se pose la question suivante : Comment puis-je savoir si ce que j'entreprends avec les élèves est conforme à la nature humaine ? Il y a là une règle simple : Une leçon conforme à la nature humaine se reconnaît au plaisir et à l'enthousiasme avec lesquels les élèves travaillent. Là, les conflits entre les élèves, ou entre eux et les enseignants sont plutôt rares. Si, au contraire, dans une leçon employant une méthode d'apprentissage spéciale ou dans une circonstance particulière les élèves démontrent une certaine réticence à apprendre, s'ils refusent d'entrer en matière ou se dissipent, c'est généralement le signe que la leçon n'est pas en harmonie avec la nature humaine.

Cette dernière constatation peut irriter les enseignants qui se donnent tant de peine pour choisir des thèmes, préparer les cours, employer les moyens didactiques pertinents et qui, malgré tout leur engagement, échouent face à des enfants particulièrement difficiles. Dès lors, on peut comprendre qu'ils refusent le reproche comme quoi ils auraient négligé le principe d'un enseignement en harmonie avec la nature humaine.

Mais du point de vue de Pestalozzi, on devrait répondre que l'éducation que ces enfants difficiles ont reçue jusqu'ici, n'a pas été en harmonie avec leur nature. De sorte qu'une leçon qui pourrait normalement être « réussie », elle ne l'est pas pour ces *enfants-là*, parce qu'elle n'est pas conforme à *leur* propre nature. On pourrait comparer ce maître-là à un médecin : si les médicaments qu'il a prescrits – et qui ont déjà fait leurs preuves – n'ont pas les effets escomptés, il ne cherchera pas la raison de son échec auprès du patient, juste pour se convaincre de la justesse de son traitement, mais il optera pour d'autres médicaments et d'autres thérapies. De même, c'est *inutile* (même si compréhensible) qu'un enseignant justifie ses propres méthodes prétextant que les enfants sont gâtés et livrés à eux-mêmes. L'échec est évident et nous n'avons que deux options : soit on l'accepte avec toutes les conséquences pour les enfants concernés, pour la classe et l'enseignant, ou alors on continue à chercher une syntonie avec la nature même dans ces circonstances difficiles. Former en harmonie avec la nature humaine, signifie alors reconnaître *la nature concrète* de l'enfant – aussi pervertie et dénaturée qu'elle puisse apparaître sur le moment – comme un fait sur lequel il faudra bâtir tout le reste. On verra ainsi aussi que l'école – avec quelques unes ou avec toutes ses normes et obligations (un enseignant particulier avec son propre style d'enseignement et communication, une classe d'école spécifique, les exigences d'un horaire scolaire, les méthodes spéciales, d'autres conditions générales comme les di-

mensions de l'école ou les voies d'accès, etc.) – ne répond pas aux besoins naturels d'un enfant difficile. La contrainte scolaire peut être justifiée, mais il faut aussi savoir qu'elle a son prix et que malheureusement elle fait des victimes. Souvent on n'a pas d'autre choix que de chercher ensemble avec les parents, les autorités et les psychologues des solutions pragmatiques, même s'il faut parfois, lamentablement, accepter certaines restrictions pour sauver ensuite un maximum de mesures en harmonie avec la nature de l'enfant. Mais l'idée d'abandonner l'enseignement conforme à la nature et de chercher des solutions qui ne la respectent pas, c'est choisir une mauvaise voie.

Fondamentalement, « l'accord avec la nature humaine » a beaucoup de facettes différentes et de ce fait, il y a aussi beaucoup de raisons pour lesquelles les élèves réagissent tantôt avec enthousiasme tantôt avec apathie. Je vais me limiter ici à deux exemples qui illustrent une infraction à cet « accord de la nature humaine » et qu'on peut souvent encore constater dans nos écoles :

Le choix d'une matière ou d'une méthode d'enseignement sans prendre en considération l'âge de l'élève. Fréquemment nos programmes d'études, le matériel didactique ou des enseignants inexpérimentés exigent que leurs élèves apprennent des thèmes ou utilisent de méthodes pour lesquels ils ne peuvent pas encore manifester un véritable intérêt. Plus ils sont jeunes, et plus un thème devrait être concret, évident et accessible. Malheureusement, on enfreint souvent cette règle. Ainsi, en mathématiques on demande beaucoup trop tôt aux enfants de se servir de formules abstraites, avant qu'ils puissent comprendre leur relevance pour des applications pratiques. Ou encore, dans l'enseignement de la langue, au lieu d'éveiller en eux, par des pratiques conformes à leur jeune âge, la joie d'enrichir leur langue, de s'exprimer correctement tout comme le plaisir d'écrire, on les déstabilise trop précocement en leur présentant des raisonnements abstraits et complexes. Ou dans les cours d'histoire, on les expose à des réflexions théoriques sur la société, la politique et on leur demande toute sorte de recherches personnelles au lieu de les introduire à la vie de personnages historiques par des récits captivants, des articles, des images ou des films afin d'éveiller leur intérêt pour des événements et des processus du passé. Dans les leçons de géographie on leur demande d'interpréter des graphiques avec des statistiques ou d'expliquer des phénomènes naturels, au lieu de leur faire prendre conscience de la diversité des paysages existants et des populations qui les peuplent, par des récits, des images, des vidéos ou – si possible – par des excursions ou des voyages. En biologie, on parle souvent de biologie moléculaire, de génétique et de biochi-

mie à ceux qui sont à peine en âge d'observer une fleur, de reconnaître les plantes les plus courantes de leur environnement ou d'observer et d'étudier le comportement des animaux domestiques.

L'emphase sur les besoins futurs de l'élève. Particulièrement ceux qui n'enseignent pas et qui s'occupent de questions didactiques sont enclins à avoir ce regard unilatéral. Certes, l'école doit préparer l'enfant pour qu'il se débrouille dans sa vie d'adulte. Mais on n'y parvient pas tant qu'on ne voit en eux que le futur adulte et qu'on ne valorise pas correctement *ses besoins actuels et sa situation émotionnelle présente*. Beaucoup de choses que l'école doit faire, *doivent se faire uniquement* parce que l'enfant le requiert à *un moment précis* pour son sain développement. Prendre au sérieux le *moment présent* de l'enfant signifie le nourrir intellectuellement et spirituellement.

Je voudrais démontrer cela à l'aide d'un exemple : l'emploi du conte « Jean le chanceux » de Grimm en première année d'école. L'argument est simple : Après avoir suivi pendant sept ans un apprentissage intense auprès d'un maître artisan, Jean est récompensé par une pépite d'or. Mais aussitôt reçue, Jean s'empresse de l'échanger contre un cheval, celui-ci contre une vache et celle-là contre un cochon, qu'il troque ensuite contre une oie et celle-là contre une pierre à aiguiser, qu'il finit par perdre au fond d'un puits. À chaque échange Jean éprouve une profonde satisfaction et son bonheur arrive à son comble lorsqu'il réussit à se débarrasser de tout. Il est vrai que le jeune élève profitera de ce conte pour l'apprentissage linguistique – développement de ses facultés de lecture, d'expression, enrichissement de son vocabulaire, amélioration de l'orthographe – ceci ne justifie pas pour autant le fait de l'exposer aux contes de Grimm. L'enseignant sensible sait très bien qu'à cet *âge-là*, l'enfant vit dans un monde imaginaire qui se manifeste dans les symboles des songes et des mythes et que l'enfant a donc besoin de se nourrir de contes de fées. À cet *âge-là*, l'enfant est réceptif à une sagesse profonde, pour autant qu'elle ne lui soit pas présentée en termes abstraits et rationnels comme une leçon de morale, mais à travers des images vivantes. Sans qu'on le dise explicitement à l'enfant, celui-ci est capable de voir en « Jean » un être humain qui a su se gagner, par sa persévérance et sa fidélité un trésor terrestre. Mais, en même temps, cette pépite d'or symbolise un trésor interne, à savoir, la connaissance de la relativité des richesses terrestres. Jean trouve son vrai bonheur, la véritable richesse et l'entière satisfaction en répondant aux réels besoins du moment et en se libérant progressivement des biens matériels.

Si dans les écoles on voulait travailler uniquement les choses qui seraient réellement utiles plus tard et pour la plupart des élèves, on pourrait probablement renoncer au dessin, à la rédaction d'histoires, au chant et à la poésie. On pourrait également abandonner toutes ces choses qui ont trait à « l'homme et à son environnement » puisque généralement, les adultes les ignorent ou les oublient. Quoiqu'il en soit, la plupart des choses dont on a besoin dans la vie on les apprend en dehors de l'école. Mais, malgré tout, nous - les enseignants - continuons à nous occuper de ces choses-là, parce que les enfants en ont besoin *sur le moment* et qu'en travaillant avec eux correctement nous pouvons développer les capacités nécessaires pour qu'ils puissent vivre une vie réellement humanisée, dans le sens que Pestalozzi avait en tête.